

Les deux périssoires

« Madame, voulez-vous que je vous resserve du potage ?

- Non merci, Ernestine, servez plutôt Monsieur qui adore ce bouillon insipide. »

- Monsieur ?

- Oui Ernestine, donnez-moi deux bonnes louches et ne faites pas attention à la mauvaise humeur de ma femme.

Yvonne, voilà une information qui va vous intéresser et vous rendre le sourire. Je viens de lire dans le Figaro, que la semaine dernière, Mohammed V, le roi du Maroc était venu avec son fils âgé de 7 ans, Hassan II à BRUNOY, Chez GERVAISE.

Vous vous rappelez BRUNOY, ce joli petit bourg situé à environ 20 kilomètres de Paris. Nous y avons passé une petite semaine de vacances, à La Villa des Cygnes, il y a quelques années chez les DUPONTEL. Il paraît selon l'article, que c'est le dernier endroit à la mode. Le tout Paris s'y presse. Ce dénommé GERVAIS, a fabriqué lui-même des vélos bizarres, très grands ou au contraire tout petits. On monte sur ces vélos, pour un tour de piste : c'est aussi drôle paraît-t-il, d'essayer de pédaler sur ces engins que de regarder les chutes des participants ; l'été arrivant, on devrait y retourner rapidement, qu'en pensez-vous, chère amie ?

- Quelle idée saugrenue ! Merci Ernestine, vous pouvez débarrasser »

Ernestine sort de la salle à manger, chargée d'assiettes creuses vides et des cuillères à soupe et se précipite à l'office où Rose la cuisinière, s'affaire autour d'une marmite en fonte.

« Rose, tu sais quoi, il paraît qu'à BRUNOY, on peut s'amuser comme des petites folles, en faisant du vélo dans un parc. C'est Monsieur qui vient d'en parler à Madame. Ça te dirait d'y aller avec moi, dimanche prochain : on peut prendre le train à vapeur à la Gare de Lyon, ce n'est pas loin de PARIS, seulement à vingt kilomètres. Allez dis-moi oui ! Pour te faire plaisir on pourrait même aller à la messe avant et emporter un petit casse-croute à manger à l'arrivée.

Dring ! Dring !

- Madame a sonné, dit Rose, emporte-moi vite ce plat à sa table : je serai d'accord, mais ne penses-tu pas que ces nouveaux jeux soient réservés à nos Maîtres.

- Je n'en sais rien, répond Ernestine, j'essaierai de subtiliser le journal de Monsieur, pour lire l'article dont il a parlé, mais moi j'ai très envie d'y aller.

Dring ! Dring ! Dring !

- Allez file à la salle à manger et dépêche-toi, Madame n'est pas de bonne humeur aujourd'hui ! »

Aujourd'hui, Dimanche 6 juillet 1935, la place de Diderot, devant la gare de Lyon, à PARIS, voit passer deux jeunes femmes, assez jolies, reliées entre elles par un petit panier d'osier. L'une porte une jupe qui s'arrête juste au-dessous du genou, avec un corsage blanc bien amidonné, sanglé dans sa ceinture. Ses petits pieds chaussés de bottines noires à boutons semblent lui donner des ailes. Son chapeau violine, posé de travers sur sa tête, lui donne un air mutin.

La seconde plus âgée, plus en chair, semble trotter moins vite, être à la peine : sa silhouette plus lourde est moins élancée que celle de sa compagne.

La plus jeune et plus jolie lève la tête vers la tour carrée couverte en ses quatre faces d'horloges immenses et crie :

« - Vite Rose, dit-elle, si on continue de traîner ainsi, on va finir par rater notre train. Il est à 10H02. »

Même en 1935, les trains ne partaient jamais à une heure juste, 10h00 ou 10H30 : le tableau des départs de trains affiche toujours un horaire alambiqué. 10H 02 comme celui d'Ernestine et Rose, en partance pour Brunoy. Un caprice d'un ingénieur ferroviaire, ou en raison d'une hypothèse technique : nous ne le savons toujours pas.

-« Allez allez on se presse, dit Ernestine à Rose. - On prend le PLM, Paris Lyon Marseille, train à vapeur sur la voie D ; c'est la quatrième voie sur treize. Pas le temps de s'arrêter prendre un café au « Train Bleu » ; dommage ça avait l'air cosy, ma foi : mais gardons nos sous pour les tours de vélos.

- Ernest, le chauffeur de Monsieur m'a dit, s'exclama Ernestine, qu'il y avait aussi le train des Roses (ah ah Rose, pour toi ç'aurait pu être bien) de Bastille à

Mandres les Roses ; selon lui, nous aurions dû prendre la rue des Vallées de Mandres, pour arriver à Brunoy où elle continue sous le même nom, mais il paraît que cette rue est interminable, beaucoup trop fatigante pour nos pauvres pieds.»

Ernestine et Rose installées dans leur wagon du train à vapeur, regardent par la vitre, défiler juste après les murs sales de la capitale, la campagne verdoyante : le contraste est frappant : il fait très beau ce dimanche 6 juillet 1935. Le train suit les vallées, car la traction à vapeur ne supporte pas les fortes rampes. Premier arrêt à VILLENEUVE SAINT GEORGES et on repart.

Néanmoins, le train passe sur un très haut viaduc, enjambant la vallée de l'Yerres, d'abord ralentissement et avec un long crissement comme une plainte et le train s'arrête à BRUNOY.

De nombreuses familles parisiennes, encombrées de paniers et d'enfants, comme Ernestine et Rose descendent du train.

Après avoir pris la passerelle en bois, qui permet de passer d'une voie à l'autre sans danger, les deux jeunes filles sortent du bâtiment blanc de la gare, descendent quelques marches et se retrouvent sur une jolie place où sont alignées deux ou trois automobiles, quatre vélos, une calèche et son cheval, et un autocar.

- « Allons nous renseigner, dit Ernestine à Rose, auprès du conducteur du car, afin de savoir dans quelle direction nous diriger pour aller jusqu'au Parc Chez Gervaise.

- Euh, bonjour Monsieur dit Ernestine, excusez-moi de vous déranger, je cherche la direction de Chez Gervaise.

- Bonjour, Mademoiselle, permettez-moi de me présenter Monsieur Auguste BAILLERGEAU, conducteur de ce car depuis neuf ans.

Montez dans mon engin à moteur, et je vous emmène à la Pyramide, c'est tout à côté de Chez Gervaise. Prenez un ticket auprès de mon épouse, je pars dans trois minutes, sinon le prochain départ est à 15 heures.

- Et la messe, me souffle Rose, son paroissien serré sous le bras. Tu m'avais promis !

- La messe, la messe je m'y ennuie tellement et cette semaine, je n'ai rien à demander à Dieu contre quelqu'un : pour une fois, Dieu ne nous en voudra pas, si on n'y va pas.

- Oui, mais t'avais promis ! rétorque Rose, une promesse, c'est une promesse !

- Bon mesdemoiselles, on se décide. Je procède à la fermeture des portes rétorqua Monsieur BAILLERGEAU.

- Allez Rose, monte avec moi, a repris Ernestine en lui tirant le bras pour la tirer sur le marchepied. »

Les deux jeunes filles prirent alors place et le car démarra en vrombissant. Celui-ci passa devant la Mairie, descendit une petite côte, sur laquelle se trouvait d'une part, une superbe propriété et de l'autre côté un moulin. Il traversa un petit pont en pierre au-dessus de l'YERRES où Ernestine eût le temps de voir voguer une barque où se trouvaient assis des élégants en canotier et ombrelles. C'est vrai que le soleil était à son firmament et qu'il commençait à faire très chaud.

Une rude montée s'annonçait.

« C'est la pente des Bosserons, c'est toujours un peu difficile à gravir, lançait à la cantonade la femme du chauffeur pour rassurer tous les voyageurs, qui jouait non seulement le rôle de la caissière mais également celui du guide touristique.

-Regardez sur votre droite, continua notre guide d'un jour, la maison des Chôquets, c'est la plus vieille maison de BRUNOY, datant du XVIème siècle

Figurez-vous qu'un peintre très connu, Jean-Baptiste COROT l'ayant habitée, en a fait le modèle d'un de ses tableaux »

Ernestine se demandait bien qui était ce COROT. Elle avait lu dans l'article du Figaro, emprunté pour quelques heures à Monsieur, qu'un autre peintre dénommé CAILLEBOTTE avait peint un pont de BRUNOY, peut-être celui sur lequel le car était passé tout à l'heure : de toute façon, elle ne connaissait ni l'un ni l'autre.

Elle, ce qui l'intéressait, c'était d'atteindre au plus vite, ce vélodrome comique.

A midi trente, le car arriva enfin à la fameuse Pyramide, qui n'en était pas une. Au milieu de la route allant de Paris à Melun, était érigé un obélisque : peu importe,

le caractère égyptien subsistait. Mais pourquoi ? Les questions d'Ernestine dépassaient les connaissances historiques du guide d'un jour.

« Terminus, tout le monde descend », cria notre auguste chauffeur.

Planté au bout de la rue, devant les yeux ébahis de deux jeunes femmes, se trouvait un moulin dont les ailes tournaient très lentement ; Une inscription renseigna les jeunes femmes sur son nom : Moulin de la Galette.

- « Tiens c'est le même genre que celui de la Butte Montmartre de PARIS. On entend de la musique, regarde Rose on y danse même, remarqua Ernestine... ça me tente d'y entrer et toi ?

- Non répondit Rose, pour l'instant on va chez Gervaise comme c'était prévu, et on prend notre déjeuner : je suis fatiguée de porter ce panier trop lourd.

- Tu as raison: prenons des forces pour appuyer sur les pédales tout à l'heure répondit Ernestine. »

Ernestine et Rose, avec nombre d'autres personnes, franchirent le porche de Chez Gervaise.

Des rires, de la musique, des flonflons, les accueillirent et elles surent immédiatement qu'elles ne s'étaient pas trompées d'endroit. Ce lieu leur apparut tout de suite sympathique : des buvettes étaient installées çà et là, des manèges où tournaient des chevaux de bois donnaient le sourire aux enfants, de la musique aussi couvrait les éclats de voix et les rires des participants aux fameuses courses à vélo. Des gens aussi dansaient et notamment une mariée avec sa robe toute blanche.

Mais le clou du spectacle semblait se trouver autour d'une piste en herbe, en raison du nombre important de personnes réunies en grappe sur chacun de ses côtés : mais pour l'instant pour les deux jeunes filles, l'heure était au déjeuner.

Elles trouvèrent un endroit un peu à l'écart et se partagèrent rapidement leur festin sur l'herbe, pressées qu'elles étaient d'essayer à leur tour ces fameux vélos.

Il fallait attendre son tour, puis donner quelques pièces de monnaie. Enfin, Ernestine monta sur un vélo, qui disposait certes d'un pédalier mais au lieu et place du guidon, une roue servait de volant. Elle commença à pédaler aidée d'un charmant jeune homme : au début, cela lui parut facile mais regardant plus loin, elle s'aperçut que la piste était parsemée de trous et de bosses.

Malgré un départ triomphant, une fois lancée par son compagnon de jeux, le premier creux eut raison de son équilibre et elle tomba un peu lourdement sur sa hanche droite.

Tous les spectateurs, qui formaient une haie d'honneur sur chaque côté de la piste, riaient à cœur joie ; un peu vexée, elle remonta néanmoins immédiatement sur cet engin.

Dans le même temps, Rose plus lourde qu'Ernestine avait choisi un immense vélo et pour l'instant elle s'arcboutait pour essayer de monter sur la selle. Elle aussi, fut aidée, paraît-il par Monsieur Louis GERVAIS lui-même.

Etonnamment, une fois lancée, Rose riant aux éclats eut plus de chance que sa camarade Ernestine. Elle évita au mieux les trous, appuya plus fort sur les pédales pour franchir une petite pente sur la piste : mais c'est la jupe un peu trop longue, s'emmêlant dans le pédalier qui fut la cause de sa chute : résultat : jupe déchirée au niveau de l'ourlet, et certainement une belle ecchymose violette sur la cuisse gauche pour demain.

Là aussi les spectateurs battirent des mains, heureux de rire des chutes des uns et des autres.

Ernestine et Rose, essouffées et fatiguées se reposèrent près d'une buvette et prirent assoiffées par l'effort et la chaleur, sans s'en rendre compte, de nombreux verres d'anisette assemblée avec un peu d'absinthe, boisson pourtant interdite depuis plus de vingt ans. Elles se dirigèrent ensuite vers la piste pour jouir du spectacle : cette fois ci, un jeune homme, juché sur un vélo de toute petite taille, mais devant lequel une remorque avait été fixée semblait faire l'admiration de tous les spectateurs .Dans la remorque, on pouvait y voir un enfant riant aux éclats. Cet attelage zigzaguait entre les creux et les bosses du parcours sous les applaudissements du public.

Oui, vraiment ce parc méritait bien son nom de vélodrome comique ou loufoque.

A 17 heures, Ernestine et Rose ivres de la fatigue du vélo, de la danse, de l'alcool, du soleil et des éclats de rire, décidèrent de se reposer un peu à l'écart et de s'allonger sur l'herbe fraîche avant de repartir. Le dernier car de Monsieur BAILLERGEAU pour la gare repartait à 17H30.

Une main un peu brusque en la secouant réveilla Ernestine.

-« Mademoiselle, réveillez-vous, je ferme mon parc dans cinq minutes s'exclama Monsieur GERVAIS

- Mais quelle heure est-il ? répondit Ernestine en commençant à se remettre debout et en secouant Rose qui dormait encore profondément. Où sont nos affaires, notre panier d'osier où se trouvait notre billet de train de retour, notre argent ?

-Ma chère Demoiselle, je n'en sais absolument rien. Quelle idée aussi de s'endormir aussi profondément sans aucune précaution. Allez ouste dehors, et ne parlez pas du vol subi dans mon Parc : je ne tiens pas à ce que ma bonne réputation soit entachée par votre bêtise à toutes les deux. »

Ernestine et Rose se retrouvèrent alors toutes les deux, sur le bord du trottoir de la rue de la Pyramide, complètement abasourdies par ce qui venait de leur arriver. Rose se mit à pleurer à gros sanglots.

- « Ecoute Rose, lui dit Ernestine en remettant son chapeau violet sur sa tête, ce n'est pas le moment de pleurer : on retourne à pied à la gare et là-bas on avisera. »

Monsieur GERVAIS qui fermait ses grilles ayant entendu la conversation des jeunes filles, leur cria :

-« Pas la peine d'aller jusqu'à la gare, il n'y a plus de train : le prochain part demain à 8H07.

Rose se mit à pleurer de plus belle et balbutia :

- Mon Dieu, qu'allons-nous devenir jusqu'à demain matin.

- Pour l'instant, on fait ce qu'on a dit lui répondit Ernestine d'un ton ferme, on marche jusqu'au centre du bourg ».

Elles partirent ainsi toutes les deux.

-« J'aurais mieux fait de mettre mes vieilles chaussures plates noires, plutôt que ces bottines toutes neuves à talon, se plaignit Ernestine, ouh là là que j'ai mal aux

pieds ! »

Au bout de trois quarts d'heure de marche, elles reconnurent le pont de pierre qui permettait de traverser la rivière : mais personne à héler, pour demander du secours ; il faut dire qu'il était déjà tard, bientôt huit heures ; tous les honnêtes gens étaient rentrés chez eux depuis bien longtemps.

Ernestine se rappelant l'image des barques entrevues lors du passage du car, eut soudain une idée.

- « Ecoute, Rose, descendons le petit talus qui mène aux berges de la rivière, et longeons-les : ce serait bien le drame, si nous ne trouvons pas une cabane, un lavoir pour nous asseoir et attendre le train de demain. Cela ne nous servira à rien d'aller à cette heure-ci jusque la place de la gare. Surtout que celle-ci doit être fermée et je n'ai pas envie de dormir sur un banc, s'écria Ernestine. »

Rose ne répondant rien, Ernestine commença sa descente prudemment, ayant peur de glisser, à cause de ses talons. Rose la suivit en silence.

Après encore une bonne demi-heure de marche, dans les fougères, les herbes hautes en doublant des saules pleureurs, des érables, Rose placée pourtant derrière son amie, s'exclama :

- « Regarde, Ernestine une cabane à 20 mètres.

- Tu as raison, allons-y, courons nous y réfugier. Dans un quart d'heure, il fera presque nuit lui répondit Ernestine.

En s'approchant plus près, elles s'aperçurent que ce n'était pas une cabane mais un hangar à bateaux. Avec sa large ouverture sur la rivière, sa charpente ouvragée, son toit en bois, le petit garage ouvert leur a semblé immédiatement accueillant.

De chaque côté, à l'intérieur, il y avait une petite barge en bois et au milieu un espace creux, où les clapots de la rivière venaient mourir. Suspendues, à droite et à gauche, par de grosses chaînes, deux longues pèrissoires, se balançaient doucement sur l'effet de la petite brise du crépuscule.

- « Ma foi, s'écria Ernestine, voilà deux beaux lits qui nous attendent, presque mieux cirés que les meubles de l'appartement de la rue des Malherbes de nos maîtres ; les bretons dorment bien dans des lits armoires, je te présente Rose, nos lits bateaux

pour cette nuit.

Montons dedans et installons-nous au mieux. Chacun le sien »

Ce qui fut fait aussitôt par chacune des jeunes filles, Ernestine installa son chapeau comme oreiller tandis que Rose fit tomber du canoë lit, avec fracas les avirons.

- « Chut, chut. Essayons d'être silencieuses, n'alertons pas les éventuels chiens des propriétaires de cet hangar, on ne sait jamais murmura Ernestine, avant de tomber ivre de fatigue dans les bras de Morphée ».

Pendant le sommeil des deux jeunes filles, des chouettes hululaient se répondant les unes aux autres.

Pas très loin, en remontant vers le sud, à l'aube naissante, un homme vêtu d'une longue robe noire descendit les escaliers de sa maison et sortit dans le jardin chargé d'une longue canne à pêche.

Il ferma avec précaution, la porte-fenêtre de l'Orangerie, jetant un coup d'œil amical à toutes ses plantes qu'il devrait bientôt avec l'aide du jardinier, sortir et emmener dans le parc du Château des Palmiers, situé juste de l'autre côté de l'orangerie au numéro 31 de la rue des Vallées. Il habitait un appartement situé au deuxième étage de l'Orangerie, le rez-de-chaussée étant garni parfois de palmiers qui dépassaient largement la hauteur du premier étage. On passait directement du rez-de-chaussée au deuxième étage.

En descendant dans le fond du jardin, jusqu'à la rivière, il sifflotait des airs différents, en passant soit devant les grands chênes, soit devant les tilleuls, soit devant les bouleaux donnant l'air de saluer chacun de ces arbres avec déférence. C'était un ami de la nature, un Saint François des Arbres.

Arrivé près du hangar à bateaux, posant sa canne à pêche sur la barge, toujours chantonnant, il commença à descendre une péroisire en tirant sur la longue chaîne. Le bateau lui sembla bien plus lourd que d'habitude ; il tira donc un coup sec sur la chaîne et l'embarcation se renversa, versant alors dans l'eau le corps d'une femme.

-« Au secours, au secours, cria Rose, tombée dans l'eau ».

Ernestine se leva d'un coup dans l'autre péroisire, vit l'homme et essaya alors

de lui assener un coup d'aviron sur la tête pendant que Rose trempée, essayait de se mettre debout.

-« Et tout doux les mignonnes, n'assommez pas un représentant de Dieu, vous aggraveriez votre cas, cria l'homme. Que faites-vous dans ces bateaux qui m'appartiennent ?

- Vous êtes le curé de Brunoy ? demanda Ernestine, tout en tenant toujours l'aviron dangereusement près de sa tête.

- Ca ne se voit pas ? répond l'homme. Même si je suis pêcheur devant l'Eternel, je pêche en soutane.

Allons continua-t-il, sortons de cet hangar, vous allez vous sécher, me raconter votre histoire autour d'un bon café pour vous réchauffer et je vous reconduirai chez vous.

- Ah, répondit Rose trempée, je savais bien que s'abstenir d'aller à la messe un dimanche allait nous porter malheur.

- Que tu es bêtasse, ma pauvre Rose, rétorqua Ernestine, tu vois bien que Dieu n'est pas rancunier, grâce à Monsieur le Curé nous allons bien déjeuner. »

Isabelle COLLIN